

Le Tiroir aux Reliques.

Ma chère Edmée,

C'est une femme qui l'écrit, une femme revenue de ses préventions et plus sage, plus au point de la vérité de la vie... Et cette femme va t'apprendre un événement, un grand événement que personne de nous n'aurait pu envisager une heure avant le moment où il ramena au port la barque d'une existence bien près de naufrager. Mon Dieu ! que voilà de grands mots. Ils ne me sont pas habituels et tu dois bien rire, toi qui me vis rir si souvent de celles qui tombent dans ce travers.

Eh bien, non, ne ris pas : prends les comme je te les donne, avec leur solennité un peu gauchie et ce qu'ils portent en eux du symbole de nos destinées stabilisées. La folle tête de ton Adrienne, toujours prête à tourner avec le vent, cette fois s'est tournée du côté où c'est le bon vent qui soufflé, le vent des moulins qui font la farine et des bateaux qui rentrent au port.

Nous étions venus tous deux à ce rendez-vous, avec l'idée que tout était bien fini. L'ancienne association, la ferme sociale qui portait nos noms d'époux était dissoute... de fait, tout au moins, et nous allions procéder à la liquidation.

C'était là, dans son évidence, le fait brutal et simple... Quant à savoir lequel avait eu tort envers l'autre, c'était l'autre, naturellement.

Pierre m'attendait depuis une heure, parait-il ; il mit une certaine sécheresse à me l'apprendre ; et je lui répondis comme quelqu'un qui est bien déterminé à sauvegarder ses droits à l'indépendance... D'ailleurs, maman était dans la chambre voisine : elle m'avait recommandé la fermeté ; ce n'est pas moi qui aurais bronché devant elle.

Pour la première fois nous nous retrouvions ensemble dans notre appartement, depuis le jour où, de commun accord, il avait été décidé que chacun de nous reprendrait la libre disposition de sa vie. Il était parti par ser deux mois, en province, chez un vieil oncle qui nous menaçait toujours de son héritage sans pouvoir se résigner à nous l'abandonner... Moi, j'étais restée chez maman. C'est dans les moments où le bonheur nous fait banqueroute qu'il nous ramène de notre petite enfance le goût des dorlotements où la bonne cuisine, la mère-poule endormait nos premiers chagrins.

J'avais regardé Pierre du coin de l'œil tandis qu'il se levait et s'éloignait de sa table de travail pour me recevoir... Un petit feu qu'il avait fait allumer dans l'alcôve humide des chambres, brûlait noir, comme disait notre vieille bonne Martine. A chaque respiration il nous sortait une spirale de vapeur de la bouche. C'était lugubre... Du reste, nous n'étions pas là pour nous amuser : les derniers chapitres sont généralement tristes dans les romans qu'on n'écrit pas, et nous étions au chapitre de la fin... Pierre a toujours en le teint un peu bruni, un peu "fou gras" des travailleurs sédentaires... Pourrais-tu dire pourquoi il ne me dépit pas que la couleur de ses tempes se fût encore plombée ?... La patte d'oie aussi s'était réticulée comme une toile d'araignée... Mon premier mouvement fut aussitôt de me regarder moi-même dans la glace... Décidément, non, je n'avais pas changé.

— Je crois, me dit-il, que nous n'aurons guère de peine à nous entendre sur ce qui nous amène ici. La chambre à coucher, le cabinet de toilette, le petit salon sont à vous : il vous suffira de les reprendre... La salle à manger ? Nous en partagerons les meubles, à moins que vous ne préfériez les vendre aux enchères... Non !... Quant à mon cabinet de travail, vous admettez sans discussion, je suppose, qu'il me revient : j'y avais à peu près tout entier en me mariant.

— Cependant, le secrétaire... ni dis-je.

C'était un meuble du XVIIIe siècle, marié et joli, en marqueterie un peu ébréchée et dont le profil passait à l'arrière d'un ventre de M. le Bailly à la base à la hauteur d'un champ, dans les estampes. Il nous servira à mettre nos reliques, m'avait dit Pierre le jour où il l'avait acheté.

— J'y tenez, dit-il, mais puisque vous le désirez, je vous l'abandonne. Du reste...
— La clef était sur la fine serrure de cuir fleurdelysé ; il la fit tourner, la tablette s'abaissa.

— Du reste, c'est surtout ce qu'il contient qui doit nous occuper.

— J'ai resté très calme jusqu'alors : je devais ressembler à une dame en visite chez son avoué. Je crois bien, au surplus, que la mise "étamée" de Pierre, cette mine qui est comme une vitre dépolie par dessus sa pensée, était

pour quelque chose dans mon visage à paraître indifférent. L'étais-je bien au fond ?

Il y avait trois petits tiroirs, de chaque côté du secrétaire. Pierre avança la main, mais, au moment d'attraper le premier tiroir de droite il s'arrêta, un léger tremblement aux doigts... Et puis, brusquement, tout d'une fois, avec force il tira le tiroir.

Je ne sais pour quelle raison il me parut que le geste, en sa violence insolite, atteignait à la pitié du souvenir... Il se déroula, brutal et saorillé envers toutes les vieilles choses qui dormaient là comme en de petits cercueils, parmi les fleurs séchées, les rubans pâles, les portraits mal effacés qui avaient été les battements de notre cœur.

J'avais vivement à mon tour la main et le portai au-dessus de la tête. Dans mon saisissement, je gardais la bouche ouverte comme si j'allais parler ; et je ne disais rien, je n'aurais rien pu dire.

Nous restâmes étonnés de nous être touchés. Justement celle de mes mains qui avait rencontré sa main à lui était déglacée... Sans raison, j'avais retiré mon gant... Sait-on en vue de quels desseins secrets on fait des gestes qui, pourtant, ont une signification que nous ignorons et que l'ignorer pas la volonté mystérieuse qui nous mène ?

J'en aurais pas agi autrement si j'avais dû caresser un ivoire, des soies fines, une tendre chair d'enfant... Ah ! mon Dieu, oui, d'enfant... voilà !

Si rapide qu'eût été le contact, je sentis sa peau se glacer et je me souvins... Toujours, aux heures d'émotion vive, c'était le même phénomène de sa vie comme figée sous les pupilles... Notre impression à tous deux fut brusque et désagréable, comme si nos mains ne s'étaient pas rencontrées... Il y a déjà de l'étranger dans l'interruption du petit magnétisme habituel entre deux êtres... Peut-être il crut à quelque préméditation de sa part : il fronça les sourcils... Je t'assure que je lui en voulais bien plus de s'être trouvé là avec sa main sous la mienne.

Ah ! cette fois, nos positions se dessinèrent nettement. Il de vint l'ennemi dont il fallait déjouer les ruses ; moi-même je dus lui apparaître la créature sournoise et redoutable qui recourait aux sortilèges féminins en vue d'un but encore obscur. Il tonna, plongea les doigts dans le tiroir.

— Voici vos bijoux, dit-il, tous ceux que vous n'avez pas emportés... Vous remarquerez qu'il en est d'autres sur lesquels j'aurais bien quelque droit... Ces bagues, cette parure en perles fines, ces deux bracelets en jais, nous avaient appartenu à ma mère.

La mémoire afflua, le jour, l'heure où il me les avait mis dans la main pour la première fois... C'était deux semaines après notre mariage, dans le modest petit appartement du faubourg où sa mère était morte, où j'étais venue habiter avec lui. Nous n'étions pas riches : toutes mes bagues à la fois n'auraient pu garnir deux phalanges d'un de mes doigts... Il m'avait dit : — Maman était restée longtemps belle, d'une beauté de vie un peu fanée seulement, sous l'or pâle de ses anneaux longs... Il me sera doux que tu portes ses bijoux ; ils charment nos yeux d'enfant : ce sera comme un peu d'elle qui revivra en ta jeune grâce souriante.

Tu la connais, cette voix de mon mari, cette voix "diamant de vitrier" quand il argumente, la voix de l'avocat d'affaires, et qui, soudain, aux heures trop rares de l'abandon, se sensibilise, frémit, vibre du grésillonement vermeil d'un grillon dans la chaleur de l'été.

Pendant des années, je n'eus d'autres bijoux que ceux qu'avait portés la mère de Pierre... Et puis, un jour arriva où à son tour il put m'en acheter, où, à chaque anniversaire il me faisait d'un écrian... Pourquoi pleurais-je en évoquant ces souvenirs d'un passé qui ne demande qu'à redevenir du présent ? Grande-mère d'être à ce point sentimentale.

Maman m'avait dit : — Surtout exige bien qu'il te laisse tous les bijoux... Maman est une femme pratique ou qui croit l'être, ce qui ne l'empêche pas de se dépailler pour son mari... le second.

Je fus outrée.

— Eh bien m'écriai-je, reprennez-les, ces bijoux... Pour ce que j'y tiens !

— Mais non, me dit-il tranquillement, j'allais, au contraire, vous prier de les garder en souvenir... en souvenir de celle qui les porta avant vous.

Je croisais-tu, ma bonne Edmée ? Je ne pense, dans cet instant, qu'à la figure de maman quand je lui disais la gentillesse de Léon, car, après tout, c'était gentil, ce qu'il faisait là. Maman n'a jamais eu un entraînement bien vif pour son gendre, ceci soit dit entre nous... Et je m'amusais de son étonnement, j'éprouvais une singulière malice à pouvoir la mettre dans son tort vis-à-vis de mon Pierre...

Je pensais "à Pierre", tout court.

Sans doute, je laissai passer sur mon visage le signe de cette disposition d'esprit légèrement ironique. Il se méprit, me crut triomphante, se pinça les lèvres... Et, ouvrant rageusement le second tiroir :

— Des lettres... Il y en a beaucoup : on écrit toujours trop... Nous nous sommes écrit pendant plus d'un an avant de nous marier. Il faudra les brûler. N'est-ce pas votre avis ? Chacun emportera les siennes.

Je ne fus pas maîtresse de moi-même à l'idée de la destruction de ce que "alors" avait été l'expression sincère d'un sentiment partagé.

— Brûlez-les toutes vous-même si vous en avez le cœur ! m'écriai-je.

— Soit ! dit-il froidement. Il les prit à poignées, fit un pas vers le feu, se baissa. Je n'avais plus que de l'horreur pour son geste de bourreau... comme un oiseau ramassé dans le tremail ses petites proies vivantes avant de leur rendre le cou. Se pouvait-il que j'eusse aimé un tel homme ? Ah ! nos pauvres lettres ! Le frison profond de nous-mêmes qu'il y avait là ! Nos rêves ! Nos espoirs ! Tant de douces larmes qui avaient mouillé le papier et dilaté l'encre !

Je fermai fortement les yeux, comme on se cache derrière un écran, pour ne pas assister à l'immolation ; et puis, tout soudain les rouvrais, je voulais, avec le goût de me faire mal qui est la plus cruelle des voluptés, je voulais voir, voir... voir ce qu'il pouvait encore sortir de flammes de toutes ces cendres, poussière de la vie heureuse.

Je me penchai, regardai par-dessus son épaule ; mais déjà il se relevait ; il semblait avoir conscience de sa mauvaise action.

— Le feu n'est pas assez fort, dit-il, il vaudra mieux attendre. Vous plaît-il que nous passions aux autres tiroirs ?

Les bois glissaient ; un tendre parfum se volait ; et de tout à l'heure, un de ces mots tristes et doux avec lesquels on grise sa mélancolie.

— Les petits cercueils... Cependant Pierre fouillait... Des lettres encore, mais surtout de petites touffes de fleurs séchées, des fleurs qui avaient été vivantes et fraîches comme notre amour, des fleurs portées par la jeune fille que j'étais encore, et venues mourir avec leur arôme dans cette herbe des souvenirs.

— Inutile, dis-je... Tout cela est mort, je n'en veux plus rien de savoir. Mettez avec le reste, avec le tas... le feu consumera tout.

C'était moi maintenant qui avais subi de destruction... Ses yeux s'appuyèrent sur les miens comme s'il voulait douter, comme s'il cherchait à y retrouver la petite onde d'un regret... Etien ! maman aurait été centenaire... Il vida le tiroir, fit un paquet, et lui aussi semblait détaché de l'événement. Cependant il y avait là un petit ruban bleu, un ruban qui, un soir, dans le salon de maman où il venait s'asseoir le mercredi, s'était détaché de mes cheveux et qu'il avait ramassé, qu'il avait baillé follement en rentrant chez lui.

Mais voilà que tout à coup il tire un des tiroirs de gauche ; et il vent parler, il ne trouve pas de paroles. Moi, je soupire, je dis :

— Ceci est le plus dur... épargnez-moi.

Il semble ne pas m'avoir entendue. D'une voix qui n'est plus le diamant de vitrier : "d'une voix tremblante, très douce".

— Une mèche des cheveux de notre enfant... de notre fils... il avait trois mois... Ce fut la première.

Il dut espacer les syllabes, et il me revenait l'écho d'une voix pareille, d'une voix montée avec mystère d'une poitrine d'homme un peu haletant dans le silence de la maison... C'était la nuit, notre nuit d'Épiphanie : un cri faible d'enfant s'en était allé avec la garde dans la pièce voisine, et sur la pointe des pieds, le père arrivait me dire que nous avions un garçon. Un garçon ! Mon désir, le rêve de maman qui n'avait jamais eu de filles ! Une allégresse passée dans les escaliers... Si bas qu'il eût parlé, la maison le savait jusqu'à son toit... Il y avait de cela sept ans !

— Et voilà l'autre, dis-je à mon tour, en attirant une boucle pâle par le temps et les larmes.

Il reprit :

— La seconde... et la dernière...
— Nos voix étaient basses et se répondaient comme aux ombres d'une crypte. Nous fûmes soudain l'un près de l'autre : nos vies se renouèrent.

— La dernière, répétais-je.

Et c'était encore une fois la nuit, une nuit après laquelle il semblait que le jour ne dut plus jamais revenir. Le petit cercueil était là, les dentelles pâles autour d'un front plus pâle... tout le froid de la mort. Alors Pierre était allé lui-même la couper, la mèche, la mèche glacée, la mèche dans ses che-

veux de lumière et d'été et qui n'était plus que du soleil mort... Les ciseaux, depuis, étaient demeurés à côté de la boucle... Et je ne pouvais plus songer qu'à ces deux mois d'angoisses, de trames incessantes où il avait fallu disputer cette vie frêle à la maladie, à la mort, où tout de même à la fin celle-ci l'avait emporté... Mon enfant ! Mon cher petit Georges ! Il avait passé la nuit même des enfants, la nuit de Noël... Nous Pavions gardé trois ans à peine... Notre bonheur, l'amour, tout était mort avec lui.

Mon cœur se déchira. Je pris la boucle blonde, je la couvris de baisers, et puis, dans un sanglot :

— Celle-là, m'écriai-je, vous ne l'avez pas, ni l'autre... Je les ai payées assez chèrement.

J'étais le cri farouche des mères orphelines de leur enfant et à qui on veut reprendre ce qui leur en reste dans les signes visibles de leur passage sur la terre.

— Ah ! fit-il, vous serez donc toujours la même créature égoïste et méchante ! Eh bien ! puisque qu'il n'y a rien à attendre de votre cœur, gardez les : je vous les abandonne.

Toute sensibilité encore une fois avait disparu : il s'était repris à son endormissement. Je le détestai, je ne m'étais jamais sentie plus loin de lui... Et un silence lourd était tombé, une chape humide et froide comme dans les maisons vides aux volets pour toujours fermés.

Je tenais les deux pauvres mèches dans les mains ; il contemplait un petit Boudha, un jade lisse sur lequel l'enfant, qui ne voulait pas d'autre hochet, s'était fait les dents... Un bruit de pas, le vent de la marche dans la chambre aux ombres rôdeuses... C'était Pierre qui traversait vite passait, revenait.

— Adrienne !

Je tressaillai : il y avait si longtemps qu'il ne m'avait plus appelée par mon nom... Ce fut comme au jour où pour la première fois j'avais entendu frémir à ses lèvres. Et maintenant il parlait bas, avec mystère comme s'il y avait là quelque chose de soudainement entré et qui ne devait pas nous entendre.

— C'est mal ce que nous faisons... C'est comme des coups de couteau que nous nous portons à travers notre enfant... Il y a comme ça des moments dans la vie où il faudrait tomber dans les bras l'un de l'autre et où l'on se blesse, par pudeur, de ne pas s'abandonner... Qui peut dire qu'il ne soit pas là, qu'il ne meure pas une seconde fois de tous nos déchirements.

Il ne me regardait pas : il s'était détourné pour me caresser son visage. Je vis qu'il faisait des efforts pour se maîtriser et retinait ses larmes... Le silence fut tout à coup léger, harmonieux, ce silence qui nous faisait dire, quand nous étions petites filles, qu'il passait un ange. C'était doux comme un frôlement de plumes, comme si très haut, tout près, l'aile d'un oiseau s'était dépliée...

Je ne sais pas ce qui se passa alors en moi ; je me mis à pleurer comme je n'avais plus pleuré depuis la nuit où l'enfant était parti. Mais c'étaient d'autres larmes, celles-ci, tièdes, presque voluptueuses. Elles ruisselaient comme une pluie de mai ; elles lavaient en moi d'anciennes blessures, et j'avais tout oublié.

Il y a dans l'exces des larmes un délire léger... Je ne voyais pas que je m'étais jetée dans la poitrine de Pierre, de mon Pierre — ah ! je pouvais bien le dire à présent — et qu'il me serrait dans ses bras, penché vers moi, et me disant :

— Tout était fini... tout va recommencer. N'est-ce pas là un miracle, et à qui en rapporter la cause si ce n'est à celui qui est revenu et qui, dans cette minute délicieuse, fut entre nous, prenant nos mains et les unissant entre ses petites doigts pâles comme des pétales de fleurs qui ne devaient fleurir que dans nos cœurs ?

Il y a de cela six jours et il me semble que nous n'avions point encore goûté un tel bonheur.

Le bonheur, ma chère Edmée ! peut-être est-ce cela... une obsession qui ne vient pas tout de suite et qui se souvient d'avoir été méritée par une longue attente et des larmes.

Ton "Adrienne".

X.

AVANT SAINTE-HELENE.

Les émissaires de Fouché.

(DOCUMENTS INÉDITS.)

Napoléon avait quitté la Malmaison le 29 juin 1815 et n'était arrivé à Rochefort que le 3 juillet au soir : une angouloise cruelle l'étranglait à mesure qu'il s'éloignait de Paris ; aussi s'empara-t-il de tous les prétextes pour retarder sa fuite.

A Rochefort, ce n'était plus Paris qu'il s'agissait de quitter, c'était la France ; son angouloise devint de l'antéantiement. Aux combinaisons que de fidèles amis lui proposaient pour rejoindre l'Amérique ou quelque autre rive plus prochaine, il opposait une résistance passive. Il voulait gagner du temps ; ce qui lui restait de volonté tendait à ce but même.

Les deux frégates "Saale" et "Méduse" se tenaient prêtes pour le transporter et quand il le voudrait : il les laissait inactives en rade. Le capitaine d'un vaisseau danois l'invitait à venir à son bord ; il hésitait, puis déclinait l'offre généreuse. Son frère Joseph et la population de Rochefort tout entière l'engageaient à rejoindre l'armée de la Loire, et une garnison (dont un régiment de marine) se tenait à ses ordres pour le protéger. Incitations vaines ! Napoléon tempérait.

De leur côté, le préfet maritime et les représentants du gouvernement provisoire, constamment relancés par le ministre de la marine Ducré, le pressaient de partir de France sans retard. Hypnotisé par le blocus des Anglais et par les menées des Bourbons, l'Empereur s'immobilisait, accueillant, puis repoussant les propositions d'évasion les plus sages et les plus folles de ses partisans.

Enfin, la nouvelle que le gouvernement provisoire était renversé, et que Fouché avait pris possession de Paris au nom de Louis XVIII, le détermina à cette résolution désespérée de se livrer à l'Angleterre.

Il s'en fallut de peu qu'il ne fût pas trop tard : le machiavélique duc d'Ortrante venait de réduire secrètement l'Empereur à l'une de ses alternatives : partir, au risque d'être fait prisonnier de guerre par les Anglais ; se voir arrêté par la police et livré aux haines monarchiques ; être tué par un fanatique dont on avait en attente la haine.

Trois hommes avaient été particulièrement chargés d'assurer l'exécution de ces desseins ; l'action de chacun d'eux était subordonnée à l'initiative ou à l'insuccès de l'autre : le général Beker avait mission de faire embarquer Napoléon coûte que coûte ; s'il n'y réussissait pas, un envoyé spécial, du nom de Ri... devait l'arrêter ; si ce dernier échouait lui-même, un nommé Davis était chargé de l'assassiner. Les instructions données au général Beker n'étaient que la confirmation plus rigoureuse des ordres reçus du gouvernement provisoire, les autres délégués de Fouché tenaient leurs pouvoirs occultes de papiers signés du ministre de la police générale.

Or il se produisit un triple phénomène, qui jette un jour singulier sur la mentalité des hommes de ce temps et sur la prestigieuse influence qu'exerçait encore sur eux le vainqueur d'Austerlitz.

Ri... qui était arrivé le soir du 13 juillet à Rochefort, ne se décida point à joindre le préfet maritime, baron Bonnefoux, pour lui confier l'objet de sa mission. Il se trouvait tout à coup transporté dans une atmosphère si favorable à Napoléon, que l'acte qu'il était chargé d'accomplir lui paraissait devoir être une véritable profanation... Il attendit pendant toute la nuit du 14, et, pour dissimuler ses véritables sentiments à Fouché, il alléguait un retard involontaire, dans la lettre suivante, enregistrée à la division de la Sûreté sous le numéro 32791 :

Monsieur,

Quelle diligence que j'ai faite, et quoique j'aie couru jour et nuit, je ne suis arrivé à Rochefort que hier à deux heures après midi. Divers accidents m'ont fait perdre plusieurs heures, à mon grand regret.

J'ai sur-le-champ remis à M. le préfet maritime la dépêche dont j'étais chargé pour lui. Dans ce moment, M. le préfet maritime croyait que Napoléon était à bord de la "Saale", mais il n'avait pas encore reçu le rapport journalier du capitaine de cette frégate et ce retard paraissait lui causer quelque inquiétude. Malgré son impatience et la mienneté, la marée ne nous a permis qu'au neuf heures du soir de partir pour aller en rade. Il était plus d'une heure du matin quand nous sommes arrivés à bord de la "Saale". M. le capitaine Philibert nous a appris que, dans la journée du 14, Napoléon avait pris la détermination de se ren-

dre à bord de l'escadre anglaise et de demander un asile au prince régent d'Angleterre.

D'après cette résolution, il avait fait demander un commandant de cette escadre s'il y avait reçu ; celui-ci a répondu affirmativement. En exécution de ce plan, Napoléon a invité M. le capitaine Philibert à mettre à sa disposition un brick pour lui et sa suite, et une corvette pour les bagages.

M. le capitaine a satisfait de suite à cette demande. Quand nous sommes arrivés sur la "Saale", Napoléon venait de quitter cette frégate pour passer sur le brick, et la corvette était chargée ; ces deux bâtiments étaient prêts à partir pour rejoindre le vaisseau anglais "Bellérophon" à bord duquel se trouvait le commandant de l'escadre de Sa Majesté Britannique.

Au point du jour, nous avons vu, en effet, le brick et la corvette louvoyer pour se rapprocher des vaisseaux anglais. Le temps était beau, mais il y avait peu de vent et il n'était pas favorable. Les choses étaient dans cet état, il nous a paru qu'il ne restait plus qu'à assurer de l'arrivée de Napoléon à bord du "Bellérophon". Nous avons invité le capitaine de la "Saale" à redoubler de surveillance. Le moment de la marée nous a obligés de quitter la rade vers cinq heures du matin pour revenir ici.

Le soir, vers huit heures, M. le général Beker est venu nous annoncer que le brick est de retour à son mouillage, après avoir déposé Napoléon à bord du "Bellérophon", et que les Anglais l'ont très bien reçu. Le général et M. le préfet maritime rendront sûrement un compte détaillé de cet événement. Ces deux officiers ont constamment tenu, dans cette affaire d'une si haute importance, une conduite digne des plus grands éloges.

Pour moi, Monseigneur, je ne suis arrivé en quelque sorte que pour être témoin du dénouement si peu prévu de cette grande scène. Il y a lieu de croire que la division anglaise mettra incessamment à la voile pour transporter Napoléon en Angleterre.

Recevez, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect et de mon sincère dévouement.

(Signature)

Rochefort, le 15 juillet 1815.

Le même jour, à onze heures du soir, le général Beker écrivit (lettre enregistrée sous le No 32798 de la Sûreté) :

Monsieur,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que la mission dont m'avait chargé le gouvernement provisoire pour accompagner l'Empereur jusqu'à Rochefort a été terminée à trois heures du matin, en rade de l'île d'Aix.

Sa Majesté, convaincue de l'impossibilité de partir sur les bâtiments de guerre pour se rendre aux Etats-Unis, désignant en outre les moyens secondaires qui pouvaient favoriser son passage en Amérique, a pris la noble résolution d'écrire au prince régent d'Angleterre pour lui demander l'hospitalité.

En conséquence de cette détermination, l'Empereur s'est rendu à bord du vaisseau anglais "Bellérophon", capitaine Maitland, en vertu d'ordres de son gouvernement, a fait à Sa Majesté l'accueil digne du haut rang qu'elle a occupé parmi les souverains de l'Europe.

Si Votre Excellence le désire, j'ai l'honneur de lui faire, à mon arrivée à Paris, un rapport plus détaillé sur l'exécution des ordres qui m'étaient confiés. Je me borne, ce soir, à confirmer l'installation de l'Empereur à bord de l'escadre anglaise et son départ pour la Grande Bretagne, en faisant des vœux pour le rétablissement de la paix et l'indépendance de notre patrie.

J'ai l'honneur d'être, etc...

"Signé :"
Général comte BEKER.

Ainsi le général Beker, très négligé pourtant sous l'Empire, manifestait pour l'Empereur une évidente admiration ; la fréquentation de Napoléon à Rochefort l'avait métamorphosé ; la détresse du grand tueur d'hommes l'avait remué profondément. Sa lettre est plutôt celle d'un fidèle partisan que celle d'un vigilant cerbere. On reste même confondu de sa tranquille audace, quand on songe aux ordres qu'il avait reçus de Fouché dès le 4 juillet : "Employez tous les moyens de force nécessaires pour faire embarquer Napoléon", lui disait-on en substance ; et l'on ajoutait : "Ne lui accordez aucune permission pour communiquer avec l'escadre anglaise.

Quant au troisième émissaire — l'assassin éventuel — voici ce qu'il était advenu de lui : le 15 juillet, avant le lever du jour, Davis se trouvait à l'île d'Aix (près Rochefort), d'où Napoléon devait partir ; il avait été accablé par le général Beker comme agent de la police secrète. Au moment où l'Empereur prit pla-

ce dans le canot qui devait le conduire à bord du brick "Epervier" (chargé de le transporter sur le "Bellérophon"), on put voir Davis brüler horriblement et faire un pauvre mouvement vers la rive.

— Qu'avez-vous ? lui demanda quelqu'un.

Mais il se couvrit la face de ses mains et réprima un sanglot. Quelques minutes après, il sautait dans une barque légère ; et quand il fut loin du bord, il gestait comme un fou, criait des mots que nul ne put entendre, et se laissa glisser dans les flots. Les rapports de police portent : "Davis s'est volontairement noyé ce matin, au moment du départ de Napoléon. Il n'avait confié à personne sa funeste résolution."

Aucun des trois émissaires de Fouché n'avait exécuté ses ordres : le respect de l'Empereur déchu en avait triomphé.

STEFANE-POL.

PLAISANTERIES D'ANGLAIS

Les Anglais, qui sont très fiers de leur humour, qu'ils regardent comme une qualité tout à fait nationale, ne sont pas ennemis de certaines farces que d'aucuns estimeraient d'un goût assez douteux. Voici, par exemple, une petite plaisanterie qui parut sans doute extraordinairement drôle à beaucoup de gentlemen — tout à ceux qui n'en furent pas les premières victimes.

C'était à un bazar de charité. On remarquait à la porte d'une salle deux souliers petits et mignons, posés sur un coussin de velours. Une pancarte piquée au-dessous annonçait que la personne à qui appartenait ces minuscules chaussures accorderait un baiser à tous ceux qui achèteraient un ticket de 1 shilling (1 fr. 25). La vente devait durer une demi-heure, sans une minute de plus, sans une minute de moins. Comme les jolies dames révélaient un pied de Candrillon et que l'imagination des jeunes hommes s'enflamma aisément, les tickets s'enlevèrent en quelques instants par douzaines. Quand le stock disponible se trouva épuisé, on ouvrit à double battant la porte de la petite salle où se tenait la mystérieuse personne — et, par longues files, les candidates entrèrent... Ils entrèrent pour se trouver tout de suite en présence d'un gros gaillard, très ventru, très rouge et répandant une forte odeur de tabac et de gin... On pensa bien que les amateurs de baisers cherchèrent dans tous les coins la blonde mise à la chevelure d'or dont ils rêvaient déjà ; mais, seul, le personnage corpulent se plaça la chambre, et d'ailleurs, le sourire aux lèvres, il s'empressa de dire à ce public déjà refroidi : Messieurs, suspendez vos recherches. C'est moi la personne annoncée. Voici la facture bien en règle qui prouve que j'ai acheté, ce matin même, cette paire de souliers de satin dont la vue vous a séduits. J'en suis donc bien le propriétaire. Quant à la fraude, je vous prie de reconnaître qu'il n'y en a pas, car, tel que vous me voyez, je suis tout prêt à donner autant de baisers qu'on m'en réclamera — tickets en main. J'en donnerai même treize à la douzaine pour faire preuve de ma bonne volonté. Allez ! gentlemen, approchez vous, mais ne vous boucoulez pas !"

Perte d'un torpilleur allemand.

Kiel, Allemagne, 18 novembre — Le torpilleur "S 126" est entré en collision la nuit dernière avec le croiseur de 3me classe "Undine".

Le torpilleur a coulé entraînant avec lui un officier et 32 marins. La catastrophe est survenue pendant les manœuvres dans la rade de Kiel.

Une division de torpilleurs devait faire une attaque de nuit contre le "Undine". Le croiseur avait éteint ses feux de position, mais son moment où la flottille de torpilleurs ne se trouvait qu'à une faible distance l'"Undine" fit jouer ses projecteurs ce qui fut pour effet de jeter un certain désarroi dans les rangs de la flottille.

On suppose que l'homme de barre du "S 126" a été ébloui par la lumière des projecteurs, car il vint placer son bâtiment directement par le travers du croiseur. Cinq secondes plus tard la collision avait lieu.

Le torpilleur coula immédiatement ; ce qui explique le grand nombre de victimes.

Plusieurs officiers blessés ont été recueillis.

Des plongeurs font des recherches sur la scène du désastre, où l'"Undine" a immédiatement jeté l'ancre.

L'empereur Guillaume qui est arrivé à midi à Kiel, où il vient assister à la prestation du serment par les recrues de la marine, a été immédiatement informé de l'accident.

Il a ordonné qu'un rapport détaillé lui soit remis.

Une tournée Sarah Bernhardt.

New York, 18 novembre — Mme Sarah Bernhardt qui est arrivée d'Europe aujourd'hui partira dans la soirée pour Chicago où elle commencera la série de ses représentations lundi soir.

La grande actrice française est accompagnée de sa troupe du Théâtre Sarah Bernhardt de Paris.

Son répertoire comprendra d'autres pièces : La Sorcière, La Dame aux Camélias, Adrienne Le Couvreur, La Femme de Claude, l'Hydre, La Tosca, Magda, Sapho, etc.

Sarah Bernhardt jouera dans les principales villes des Etats-Unis.

— J'y tenez, dit-il, mais puisque vous le désirez, je vous l'abandonne. Du reste...
— La clef était sur la fine serrure de cuir fleurdelysé ; il la fit tourner, la tablette s'abaissa.

— Du reste, c'est surtout ce qu'il contient qui doit nous occuper.

— J'ai resté très calme jusqu'alors : je devais ressembler à une dame en visite chez son avoué. Je crois bien, au surplus, que la mise "étamée" de Pierre, cette mine qui est comme une vitre dépolie par dessus sa pensée, était

pour quelque chose dans mon visage à paraître indifférent. L'étais-je bien au fond ?

Il y avait trois petits tiroirs, de chaque côté du secrétaire. Pierre avança la main, mais, au moment d'attraper le premier tiroir de droite il s'arrêta, un léger tremblement aux doigts... Et puis, brusquement, tout d'une fois, avec force il tira le tiroir.

Je ne sais pour quelle raison il me parut que le geste, en sa violence insolite, atteignait à la pitié du souvenir... Il se déroula, brutal et saorillé envers toutes les vieilles choses qui dormaient là comme en de petits cercueils, parmi les fleurs séchées, les rubans pâles, les portraits mal effacés qui avaient été les battements de notre cœur.

J'avais vivement à mon tour la main et le portai au-dessus de la tête. Dans mon saisissement, je gardais la bouche ouverte comme si j'allais parler ; et je ne disais rien, je n'aurais rien pu dire.

Nous restâmes étonnés de nous être touchés. Justement celle de mes mains qui avait rencontré sa main à lui était déglacée... Sans raison, j'avais retiré mon gant... Sait-on en vue de quels desseins secrets on fait des gestes qui, pourtant, ont une signification que nous ignorons et que l'ignorer pas la volonté mystérieuse qui nous mène ?

J'en aurais pas agi autrement si j'avais dû caresser un ivoire, des soies fines, une tendre chair d'enfant... Ah ! mon Dieu, oui, d'enfant... voilà !

Si rapide qu'eût été le contact, je sentis sa peau se glacer et je me souvins... Toujours, aux heures d'émotion vive, c'était le même phénomène de sa vie comme figée sous les pupilles... Notre impression à tous deux fut brusque et désagréable, comme si nos mains ne s'étaient pas rencontrées... Il y a déjà de l'étranger dans l'interruption du petit magnétisme habituel entre deux êtres... Peut-être il crut à quelque préméditation de sa part : il fronça les sourcils... Je t'assure que je lui en voulais bien plus de s'être trouvé là avec sa main sous la mienne.

Ah ! cette fois, nos positions se dessinèrent nettement. Il de vint l'ennemi dont il fallait déjouer les ruses ; moi-même je dus lui apparaître la créature sournoise et redoutable qui recourait aux sortilèges féminins en vue d'un but encore obscur. Il tonna, plongea les doigts dans le tiroir.

— Voici vos bijoux, dit-il, tous ceux que vous n'avez pas emportés... Vous remarquerez qu'il en est d'autres sur lesquels j'aurais bien quelque droit... Ces bagues, cette parure en perles fines, ces deux bracelets en jais, nous avaient appartenu à ma mère.

La mémoire afflua, le jour, l'heure où il me les avait mis dans la main pour la première fois... C'était deux semaines après notre mariage, dans le modest petit appartement du faubourg où sa mère était morte, où j'étais venue habiter avec lui. Nous n'étions pas riches : toutes mes bagues à la fois n'auraient pu garnir deux phalanges d'un de mes doigts... Il m'avait dit : — Maman était restée longtemps belle, d'une beauté de vie un peu fanée seulement, sous l'or pâle de ses anneaux longs... Il me sera doux que tu portes ses bijoux ; ils charment nos yeux d'enfant : ce sera comme un peu d'elle qui revivra en ta jeune grâce souriante.

Tu la connais, cette voix de mon mari, cette voix "diamant de vitrier" quand il argumente, la voix de l'avocat d'affaires, et qui, soudain, aux heures trop rares de l'abandon, se sensibilise, frémit, vibre du grésillonement vermeil d'un grillon dans la chaleur de l'été.

Pendant des années, je n'eus d'autres bijoux que ceux qu'avait portés la mère de Pierre... Et puis, un jour arriva où à son tour il put m'en acheter, où, à chaque anniversaire il me faisait d'un écrian... Pourquoi pleurais-je en évoquant ces souvenirs d'un passé qui ne demande qu'à redevenir du présent ? Grande-mère d'être à ce point sentimentale.

Maman m'avait dit : — Surtout exige bien qu'il te laisse tous les bijoux... Maman est une femme pratique ou qui croit l'être, ce qui ne l'empêche pas de se dépailler pour son mari... le second.

Je fus outrée.

— Eh bien m'écriai-je, reprennez-les, ces bijoux... Pour ce que j'y tiens !

— Mais non, me dit-il tranquillement, j'allais, au contraire, vous prier de les garder en souvenir... en souvenir de celle qui les porta avant vous.

Je croisais-tu, ma bonne Edmée ? Je ne pense, dans cet instant, qu'à la figure de maman quand je lui disais la gentillesse de Léon, car, après tout, c'était gentil, ce qu'il faisait là. Maman n'a jamais eu un entraînement bien vif pour son gendre, ceci soit dit entre nous... Et je m'amusais de son étonnement, j'éprouvais une singulière malice à pouvoir la mettre dans son tort vis-à-vis de mon Pierre...